

tant pas les titres de cette célébrité relative qui est attachée à un nom devenu populaire.

François Decottignies, né, je crois, en 1679 et mort en 1740, ne cessa, pendant sa carrière assez longue, d'exercer sa plume aux dépens des Tourquennois auxquels il prêta tous les ridicules possibles; ridicules, dont quelques-uns, il faut l'avouer, étaient des études assez bien croquées sur nature, mais dont la plupart n'étaient que des pochades faites de chic, et dans un chic assez vulgaire.

Les Tourquennois subirent, pendant de longues années, les sarcasmes, les charges de Brûle-Maison qui, du fond de son tombeau, poursuivait encore ses victimes. Il semble que son esprit ait survécu pour continuer son œuvre moralement délétère dans un pays où le ridicule tue.

Il est certain que de ces chansons il est resté une idée de ridicule, de bonhomie, de naïveté poussée aux dernières limites, qui s'incrusta pour ainsi dire au mot Tourquennois; idée ayant une source aussi fautive que celle des brocards dont certains loustics littéraires se croient obligés d'assaillir les Champenois, les habitants de Quimper-Corantin et de Brives-la-Gaillarde.

On peut appliquer au ridicule ce que Bazile disait de la calomnie: *Il en reste toujours quel que chose*, — c'est stupide, mais c'est ainsi, — et, malheureusement, c'est ainsi parce que c'est stupide. Ces plaisanteries faciles, très-accessibles aux beaux esprits de caserne, eurent la vogue de tout succès qui n'est pas contrôlé, et est accepté sur parole. On connaît moins les chansons de Brûle-Maison par la lecture, par l'étude (si ce n'est pas profaner ce mot), que par la tradition, cette boule de neige qui, de génération en génération, de bouche en bouche, nous arrive augmentée..., défigurée et tronquée, et est une des choses de ce monde les plus sujettes à erreur et à fautive appréciation.

On a donc toujours admiré le soi-disant esprit mordant, spirituel de François Decottignies avec aussi peu de fondement et de raison qu'on a baïonné la prétendue crédulité des Tourquennois. Ces chansons, même les plus connues: *le Tourquennois, marchand de hannetons, la Lune avalée par un âne, le Soleil mis dans un coffre, l'Orgue aux chats, l'Âne erré...*, ces éternelles redites des combats de pinsons, etc., ont beaucoup vieilli et sont d'un goût très-contestable. Il serait temps d'en finir avec ces rabâchages, d'oublier pour une bonne fois Brûle-Maison, qui, ainsi que l'a dit l'Écho de Lille, serait très-étonné s'il revenait au monde.

En admettant un instant que les Tourquennois, de son temps, eussent donné prise parfois à ses lazzi, il ne les reconnaîtrait certes plus aujourd'hui, — il serait inopportun de parler du développement commercial de Tourcoing, — avec Roubaix c'est, sous ce rapport, une des villes importantes de France. On accorde, sans conteste, à ses habitants une intelligence rare des affaires, mais on leur refuse, d'une façon aussi absolue, la moindre aptitude aux études libérales, aux arts proprement dits; c'est exagérer beaucoup l'indifférence, assez naturelle, que toute population industrielle professe pour les arts.

Nous connaissons, à Tourcoing, de très-habiles négociants qui ne restent pas étrangers aux déassements de l'esprit. Depuis quelques années surtout cette tendance se fait sentir.

Il y a deux ans à peine (le 15 juin 1854), la Société impériale des Sciences, etc., de Lille, couronna un travail historique signé par un Tourquennois.

L'an dernier, un autre Tourquennois, peintre plein d'avenir, avait un tableau admis à l'Exposition universelle, et ce tableau était mentionné d'une façon toute particulière dans un des livres que la critique parisienne publia sur

l'exposition des beaux-arts. (Edmond About, page 206, *Voyage à travers l'Exposition universelle des Beaux-Arts*.)

Tourcoing possède aujourd'hui des écoles d'architecture, de dessin, de musique, dirigées par des professeurs dont les capacités prouvent chez ceux qui les ont choisis, d'autres facultés que celles de savoir tenir un livre en partie double, etc., etc.

Nous consacrerons un travail spécial aux écoles de dessin et de peinture de Tourcoing, peut-être sera-ce trop peu d'un article pour apprécier sérieusement l'œuvre de leur savant professeur M. Chérier. Cela dit sans engouement au'un. Nous n'avons en littérature qu'une ambition: celle de rester constamment en dehors de toute exagération et de ne jamais nous écarter du bon sens. On verra si nous nous sommes trop avancés; aujourd'hui nous nous arrêtons seulement à un art qui, à Tourcoing, a pris un grand essor: la musique, et nous dirons comment ses Orphéonistes sont en train de devenir une des premières sociétés chorales de France.

Je vois l'ombre de Brûle-Maison errer sur plus d'une lèvre sur laquelle elle fait glisser un sourire incrédule et goguenard. Dieu accorde enfin la paix à cette ombre importune!!! Que cette ombre nous la donne aussi... et qu'il n'en soit plus question.

Edouard SAINT-AMOUR.

(La suite au prochain numéro.)

Le Comice agricole de Lille rappelle que les concours de labourage et de drainage se tiendront, le jeudi 4 septembre prochain, à neuf heures du matin, à Fives, près du lieu dit Dieu de Marq. Les concurrents sont tenus de faire leur déclaration, huit jours à l'avance, au secrétariat-général du Comice, rue de Voltaire, 18.

Le concours d'animaux reproducteurs s'ouvrira le samedi 6 septembre, à dix heures, sur l'hémicycle de l'abattoir. Les déclarations seront reçues sur les lieux mêmes, dans la journée du 5 et dans la matinée du 6, jusqu'à huit heures.

L'exposition des instruments et produits agricoles aura lieu à la Halle, durant les journées du 6 et du 7 septembre. Les concurrents devront se faire enregistrer dans la journée, du 1^{er} au 3, chez le secrétaire-général du comice, à l'adresse ci-dessus indiquée.

La distribution solennelle des primes et des médailles décernées à l'occasion des divers concours ouverts par le comice agricole, sera faite le dimanche 7 septembre, à onze heures du matin, dans la grande salle des cérémonies publiques, à la Halle.

BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE.

(Du 30 juillet au 6 août.)

La liquidation du mois de juillet a été une nouvelle édition, bien affaiblie, il est vrai, et beaucoup moins désastreuse, des liquidations qui se succèdent depuis plusieurs mois. Il est arrivé, comme précédemment, que les reports, déjà chers quelques jours avant la fin du mois, se sont tendus avec excès au dernier moment, parce que d'incorrigibles acheteurs avaient négligé de liquider en temps utile leurs opérations. Il est bien évident que, plus il y a d'acheteurs à reporter simultanément, et plus les reporteurs élèvent le chiffre de leurs exigences. Si au contraire, les reports étaient quelque peu échelonnés, le capital, ne se trouvant pas en face d'un aussi grand nombre de demandes, se mon-

trerait plus traitable et accorderait son concours à des meilleures conditions.

Cependant la quantité et l'importance des transactions ont tellement diminué depuis un mois, qu'il y avait moins d'achats à reporter, et que, par conséquent, le report devait nécessairement s'adoucir. C'est déjà beaucoup qu'il se soit élevé à 60 cent. sur la rente, et cela a suffi pour amener quelques exécutions.

Le jour de la liquidation, la rente 3 p. % a fléchi jusqu'à 70 fr. et a fermé à 70 10. La veille, la réponse des primes s'était faite sur le cours de 70 50, et avait assuré le triomphe de la baisse en liquidation. Le 2 août, le 3 p. % a débüté à 70 80. Depuis il n'a guère fait que rétrograder, et a presque complètement perdu son report. On remarquerait, pour tout dire, plus de fermeté à la Bourse d'aujourd'hui. Les cours s'amélioreraient sensiblement.

On commence à songer que le coupon semestriel du 4 1/2 doit être détaché le mois prochain, et à trouver le cours de cette rente ridiculement bas. Quelques achats ont eu lieu ces jours-ci, et l'ont fait remonter à 94 30.

Il n'y a rien à dire des chemins de fer. Leur liquidation, toujours plus facile que celle de la rente, à cause du meilleur classement des titres, s'est faite avec des reports moins élevés, et les cours sont plutôt en voie de hausse. C'est le Lvon qui a, depuis cette semaine, les faveurs de la spéculation. Le grand Central et le Midi sont aussi l'objet de demandes suivies.

Les actions de la Banque sont calmes à 4,100. Celles du Crédit mobilier flottent de 1,600 à 1,620. Le marché industriel est dans un état d'engourdissement presque complet. On ne demande guère que les actions de la Caisse générale des chemins de fer à 545, et celles de la Caisse Centrale de l'Industrie à 251 25. On s'entretient beaucoup de l'affaire des Maisons mobiles, à laquelle cette caisse est intéressée, et qui prend faveur dans le public.

Les Omnibus de Londres, tant par l'augmentation de leurs recettes, que par la distribution d'un premier dividende de 6 25, jouissent toujours d'une prime à Londres et sur les marchés étrangers.

La nouvelle Tannerie française, malgré le calme des affaires, a vu enlever les actions de la première série quelle a émise, et la deuxième série est sollicitée.

La compagnie métallurgique des Trois-Bassins est maintenant en pleine exploitation.

J. PARADIS.

(Corresp. génér. de l'Industrie.)

Faits divers.

On lit dans les *Petites Causes célèbres*, par M. Frédéric Thomas :

Nos habitudes françaises se sont effarouchées d'entendre le président des assises, lord Campbell, faire pour ainsi dire la complainte anticipée des derniers moments du condamné. On n'a pas senti l'absolue nécessité de ce renseignement donné à Palmer du haut du siège du magistrat, qu'après sa mort son corps devait être immédiatement inhumé dans la prison.

Cet étonnement ne tient qu'à la différence des procédures dans les deux pays. Pour un anglais, rien n'est moins oiseux que d'apprendre qu'il sera enterré aussitôt après sa mort. C'est une consolation, un privilège, une faveur; car, dans toutes les sentences, voici une formule qui, à force d'être usitée, est devenue de style :

« La cour ordonne que vous soyez conduit du lieu où vous êtes à la prison de ville et de là, le tel jour, au lieu du supplice, que vous y soyez pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive et que votre corps soit ensuite livré à la dissection.

cette supposition si vraisemblable.

— La chose me paraît au moins possible, répondit Bénégo sans avoir l'air de remarquer l'agitation de son maître. La dernière lettre de Don Diego ne vous annonçait-elle pas qu'il vous écrivait de nouveau sous très-peu de temps pour confirmer ou changer votre itinéraire suivant la direction que prendraient les événements en Amérique. Dans l'un ou l'autre cas, nous ne ferions plus un long séjour à Paris; n'est-il pas vrai, monsieur ?

— Le Mexicain, la tête appuyée sur ses deux mains, paraissait absorbé dans une profonde rêverie et ne répondait rien. Bénégo jugeant qu'il en avait dit assez, se retira sans bruit et courut s'installer à l'office où mademoiselle Julie l'attendait peut-être avec impatience.

Cependant Télasco, livré à ses réflexions, s'était levé avec emportement, avait parcouru plus de vingt fois à pas précipités l'espace qui se trouvait entre la porte de sa chambre et une croisée donnant sur le jardin, et s'était enfin jeté dans un fauteuil placé près de cette croisée, les jambes étendues, les mains jointes et la tête penchée sur sa poitrine. Il demeura quelque temps dans cette attitude, l'esprit horriblement ballotté entre les craintes les plus sinistres, les espérances les plus chimériques, les projets les plus contradictoires. Un seul mot prononcé par son valet avait réveillé en lui l'idée impérieuse d'un devoir qui, pour la première fois, lui semblait cruel à remplir. Et dans quel moment encore? lorsqu'il venait de faire naître dans un jeune cœur sans expérience la possibilité d'un séjour prolongé... Cette pensée le mettait au désespoir. Je n'aurai donc joué, se disait-il amèrement, que le rôle d'un lâche suborneur qui a recours à l'imposture pour écarter une défiance

« Que Dieu ait pitié de votre âme. »

On ne comprend que trop que la justice anglaise ménagé l'âme après avoir tant maltraité le corps; et on comprend aussi combien Palmer a dû être ravi d'apprendre qu'il ne serait pas déséqué, mais qu'il serait inhumé.

Comme nous l'avons déjà dit dans notre dix-huitième volume, Palmer a été pendu au milieu d'un concours que les journaux n'évaluent pas à moins de cinquante mille personnes.

Les Anglais ont traité la chose comme une fête nationale. Des trains de plaisir avaient été organisés pour aller voir pendre cet homme sur la place de Stafford, et il paraît qu'il a été pendu à merveille. C'est l'œuvre d'un nommé Smith, de Dudley. Calcraft, le bourreau de Londres, en est tout honteux; dans ce steep-chase d'exécuteurs, c'est Smith qui tient la corde. Calcraft n'est qu'un maladroit manœuvré auprès de lui; et s'il ne s'est pas pendu de dépit en cette occasion, c'est qu'il opère si mal qu'il a peur de ne pas savoir s'y prendre et de se faire trop souffrir s'il essayait.

Smith est à la mode. Les journaux anglais, le Times en tête, exaltent son calme et sa dextérité; le Globe va plus loin que ses confrères, et, dans un compte-rendu pittoresque, il justifie tous les éloges prodigués à cet artiste en exécutions.

Ecoutez un peu comment les choses se sont passées :

« Après avoir fait une courte prière avec le chapelain, Palmer s'est tourné vers l'exécuteur, qui lui a mis la corde autour du cou et a abaissé le bonnet sur le visage. Le condamné a donné à son bourreau une poignée de main, en lui disant à voix basse et d'un ton affectueux : « Dieu vous bénisse ! » et, à l'instant même où il proférait le dernier mot, la cheville a été enlevée, la bascule s'est abattue, et, après une légère convulsion des membres, il est resté suspendu au gibet et sans vie. Tout avait été si bien arrangé, la fatale corde avait été si soigneusement ajustée, et la bascule est tombée si promptement, que la mort a été instantanée. »

En vérité il était impossible de mieux faire les choses, et tout le monde a dû être enchanté, le patient compris.

Les magistrats de Stafford, qui prévoient un encombrement immense pour ce spectacle, avaient pris les plus sages précautions. Les barrières et les constables avaient été multipliés sur tous les points où devait se porter la foule. Une ordonnance municipale excluait du nombre des spectateurs les enfants au-dessous de quatorze ans.

Cette mesure eût fait une révolution dans nos villes du midi, où l'on a l'habitude, au contraire, de conduire aux exécutions tous les enfants du peuple aussitôt qu'ils peuvent marcher.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît ? Pour souffleter et battre ces enfants au moment même du supplice.

Cela produit un concert de cris et de lamentations qui sont comme l'accompagnement de cette expiation humaine qui s'accomplit sur l'échafaud.

Si par hasard vous demandiez à ces braves gens pourquoi ils maltraitent ainsi sans motif ces innocentes créatures, ils vous répondraient ceci :

— Nous battons nos enfants pour qu'ils se souviennent de ce qu'ils voient, et pour que cette impression, en se gravant dans leur mémoire, les préserve des crimes qui aboutissent à l'échafaud.

— Mais, maladroits professeurs, vous ne songez donc pas que les enfants se souviendront sans doute de cette justice en action dont vous les faites les témoins, mais qu'ils se souviendront bien mieux encore de l'injustice dont vous les rendez les victimes; or, rien ne fait plus de

trop naturelle, hélas! envers un étranger, un inconnu!

Il retomba dans le plus profond étonnement, et, pendant quelques moments, n'éprouva plus que cette fatigue, cet engourdissement qui suivent presque toujours une situation violente. Ses yeux se portèrent enfin vers le charmant amphithéâtre qui se développait à ses yeux et dont les derniers rayons du jour rendaient l'aspect plus pittoresque, plus propre à inspirer des pensées mélancoliques. Le disque du soleil était déjà caché derrière les vieux chênes de la forêt de Fontainebleau qui couronnaient les coteaux voisins; mais de longs voiles d'or et de pourpre répandaient encore dans cette partie du ciel une lumière douce et fugitive, qui contrastait avec les teintes sombres déjà fortement prononcées sur les champs paisibles qu'on voyait au pied des collines.

— Quelle sublime harmonie! s'écria Télasco en contemplant ce spectacle; que de grandeur et de majesté dans l'une des choses les plus simples et les plus ordinaires de la nature! quel est donc l'auteur de tant de merveilles et que sommes-nous près de lui!

Cette première réflexion philosophique fit naître dans l'esprit de notre Mexicain une foule d'idées dont je vous ferai grâce; mais qui le ramènèrent insensiblement à sa situation particulière en la considérant dans ses rapports avec les lois immuables qui régissent ce vaste univers.

R. DE MERIGNY.

(La suite au prochain numéro.)

de ma poche mon cher ami Pascal et j'ai failli passer près de vous sans vous apercevoir.

— Maman me demande, s'écrie Céline, je cours la trouver.

En s'éloignant elle détourna la tête, et un coup-d'œil jeté à la dérobée sur le Mexicain en dit plus à celui-ci qu'une heure de conversation.

CHAPITRE XVI.

LEUR DE PHILOSOPHIE.

Dès que Télasco se fut débarrassé honnêtement de son veil ami, il entra au château pour faire connaissance avec l'appartement qui lui était destiné. Il y trouva Bénégo occupé à ranger les effets qu'il avait tirés de deux porte-manteaux et qu'il plaçait avec soin dans un armoire.

Le Mexicain qui désirait rester seul pour réfléchir sur ce qui venait de se passer, et savourer à loisir dans le silence de la solitude le bonheur nouveau pour lui d'être aimé d'un objet enchanté, cherchait un prétexte pour éloigner son fidèle compagnon. Rien n'était plus facile en usant d'autorité; mais il n'y était pas accoutumé, et son âme naturellement confiante ne pouvait se résoudre à affliger un bon serviteur en lui laissant apercevoir pour la première fois l'intention de lui cacher quelque chose.

Il se détermina donc à attendre que Bénégo ayant terminé son ouvrage, se retirât de lui-même, et il prit un livre pour que le temps lui parût moins long.

— Je remarque, dit le Portugais en vidant la dernière valise, que votre linge a besoin d'une réforme. C'est incroyable ce que l'on use en voyageant.

— Tu sais bien, mon ami, que je m'en rapporte entièrement à toi pour ces petits soins. Veille à ce que je ne manque de rien et laisse-moi m'occuper d'objets plus importants.

— D'objets plus importants? répéta malheureusement le clairvoyant Bénégo. Je le crois, parle! bien. Il ne vous en manque pas... ni à moi non plus: cela me rappelle que notre départ précipité de Paris m'a empêché de faire escompter ce bon de dix mille fr. que vous a remis votre banquier de Londres.

— Je n'en suis pas pressé, répondit Télasco sans détourner les yeux de son livre, quoiqu'il n'eût pas encore lu deux lignes.

— Soit, monsieur. Je m'en occuperai à notre retour et surtout du renouvellement de votre linge, car ce qu'il y a d'agréable en cela, c'est que celui qui sert dans un pays, sert également dans un autre. Il n'en est pas de même des habits; aussi ne vois-je pas trop la nécessité de songer aux vôtres quoiqu'ils ne commencent pas mal à s'user.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— N'avons-nous pas jusqu'à ce jour adopté le costume des peuples que nous visitons et cela, disiez-vous, dans l'intention de nous soustraire aux embarras souvent désagréables qu'attire sur les étrangers la curiosité de gens qui, dans ces contrées policées, ont moins d'égards et de véritable honnêteté que nos bons habitants d'Oletta.

— Quel rapport y a-t-il entre ce que tu viens de dire et...

— Un bien simple. Nous avons probablement si peu de temps à rester en France que cela ne vaut pas la peine de faire faire des habits que vous ne mettez plus passé la frontière.

— Qui vous dit que je dois en repartir sitôt? répliqua vivement Télasco un peu troublé de